



CHRONIQUETTE

Je viens de lire dans un journal quelconque qu'un des Crésus new yorkais venait de donner ordre à un jardinier de mettre tous les jours, pendant un an, sur la tombe de sa femme, un manteau de muguet et de violettes de \$100. Coût, disait le journal avec admiration, trente six mille cinq cents piastres.

Et comme cela ne suffisait pas pour traduire cette admiration, le journal ajoutait : "il y aura tant de brins de muguet, tant de violettes par manteau, et cette couverture de fleurs sera renouvelée tous les jours, etc..." en voilà assez.

J'avoue humblement que ce monceau de fleurs et de piastres me laisse absolument indifférent.

A la place de tout ce jardin j'aimerais mieux, quand mon heure sera venue de disparaître de la surface de ce globe peu rejouissant, l'humble fleur qui viendra déposer au seuil de ma dernière demeure l'amour et le parent qui se souviendront de moi.

Que peuvent faire, à ceux qui les voient, s'ils les voient, ces témoignages banals qui ne coûtent ni un dérangement, ni une fatigue ni une privation ?

Ce richard qui fait jeter à profusion des fleurs sur celle qu'il a aimée, s'en est allé bien loin, de par de là les mers, laissant à un marchand de fleurs quelconque le soin de le représenter près de celle qui n'est plus.

Les fiancées des rois étaient anciennement épousées par procuration, par un représentant de leur futur seigneur et maître. De nos jours les rois de la finance confient à leurs jardiniers le soin de manifester la douleur qu'ils éprouvent de la mort de leur femme.

C'est toujours la même chose et la même pose.

Au moins les familles royales gardaient devant la mort une correction délimitée par un cérémo-

nial, une étiquette qui servait de masque, mais qu'on portait quand même quelque gênant qu'il pût être.

Il paraît que les financiers modernes n'ont même plus cette pudeur du cœur devant la mort et qu'ils dînent, dansent et s'amuse follement à deux pas du cercueil de l'un des leurs.

C'est ce qui vient d'arriver à New-York, à cette morte qui portera le manteau si poétique que je viens de décrire.

Ramenée d'Europe, sa dépouille est restée quelques jours à deux pas des palais des membres de sa famille, palais qui n'ont cessé de résonner des gais accords de la musique dansante et du cliquetis des vaisselles précieuses qu'on faisait circuler autour des tables des dîners d'apparat.

New-York, cette ville de l'égoïsme féroce, brutal, en a été elle-même surprise et étonnée.

C'est qu'en effet il est étrange cet affranchissement des sentiments que les plus humbles, les plus maltraités de la vie éprouvent pour l'être qui s'en va, surtout quand cet être est une femme, jeune, belle, aimante et laissant derrière elle des petits pour lesquels les sacs d'écus ne pourront jamais remplacer la tendresse maternelle.

Décidément les petites gens, comme on nous appelle nous—ceux qui vivent petitement—sont plus heureux que ces êtres blasés ayant perdu dans la société tout ce qui rend l'humanité heureuse.

Que peuvent-ils en effet éprouver ces êtres à l'existence dorée qui n'ont qu'à ouvrir leur livre de chèques pour obtenir tout, ou à peu près, ce qu'ils désirent, si leurs âmes sont assez endurcies pour ne plus même ressentir la douleur que le plus pauvre des plus pauvres éprouve en apprenant la perte d'un être qu'il a connu, qu'il a aimé, qui est de son sang ?

Si c'est là le bonheur que donne la richesse, grand merci ! j'aime mieux ma médiocrité qui me laisse mes illusions, mes sensations, je dirai même mes convoitises que cette puissance qui insensibilise les fibres les plus vibrantes du cœur.

Heureusement notre grand monde montré-alais, notre société, comme on dit, n'en est pas encore là, en est loin même s'il faut tout au moins en juger par les apparences. L'accession à la fortune, la multiplication des plaisirs mondains n'a nullement, chez elle, affaibli les sentiments, les sensations du cœur.

Par contre si elle reste bonne, compatissante, humaine, notre société contrairement au grand monde américain est restée fermée à tout ce qui

ADMIRATION CRUELLE



La consolatrice. — La dernière fois que j'ai vu votre pauvre mari il m'a causé avec tant de sympathie que j'en ai été heureuse toute la journée.

Jeune veuve. — C'est bien lui, le pauvre ami ! Plus une femme était humble, commune, laide ou dépourvue d'esprit plus il cherchait à lui être agréable !

BON A VOIR



(AU THEATRE.)

La peine du talion.

ne touche pas, par un côté quelconque, à l'argent ou à ceux qui le font remuer ou simplement rouler.

Un artiste : écrivain, musicien, peintre, sculpteur ; un penseur, un voyageur, un soldat héroïque, tout homme enfin qui a une valeur personnelle, qui est quelqu'un, est reçu comme un égal par ces yankees manieurs d'argent ou fils de manieurs parvenus. Pour moi je trouve que toute la condescendance est du côté des hommes de valeur, mais je ne puis m'empêcher de constater que les autres font preuve de goût d'esprit en leur ouvrant leurs maisons.

A Montréal les portes restent fermées, en dehors d'une ou deux, — et des plus beaux palais soit dit en passant — devant l'aristocratie de l'intelligence.

Pourquoi ? je me garderai bien de discuter la question, je me contente de constater son existence et de la déplorer.

Je la déplore parce qu'elle tient dans l'ombre, qu'elle nuit au développement de nombreux talents dont la manifestation ferait honneur au pays.

Nos artistes, et ils sont nombreux, plus nombreux qu'on ne le croit, sont presque obligés de travailler comme des manœuvres pour vivre convenablement alors que si nos Crésus voulaient les encourager, s'occuper du mouvement artistique, protéger les arts comme le font tous les gens riches dans tous les pays du monde, nous aurions bientôt de véritables écoles nationales d'art, forme de la richesse qu'il ne faut pas dédaigner.

Un artiste, un véritable, c'est à dire très méprisant à l'égard du bourgeois, auquel je demandais de m'expliquer l'ostracisme dont ils étaient l'objet de la part de la "Société", me répondit : "Il y a trop de rogomme dans notre haute-gomme."

Est-ce vrai ? que ceux qui savent répondent pour moi.

POMPONNETTE.

AUCUN DOUTE POSSIBLE

Mme Bouleau. — Crois-tu, Bouleau, que l'homme que tu as laissé à la maison pour la garder ne s'endormira pas.

M. Bouleau. — Tranquillise-toi, Mme Bouleau, je lui ai prêté une des chemises que tu viens de me faire. Pas de danger qu'il s'endorme avec cela sur le dos.

FAUT-IL ESPÉRER ?

Charles. — Avez-vous lu cette horrible affaire, dans Ontario ?

Henri. — Non, qu'est-ce que c'est ?

Charles. — Une femme a tué son mari à coups de tisonnier parce qu'il parlait trop.

Henri. — Hip ! hip ! hip ! hourah ! Ça me convertit au suffrage des femmes et à leur élection au Parlement. Le jour où ça arrivera j'achèterai à cette femme une grosse de tisonniers et la ferai élire. Elle seule pourra sauver le pays de l'inondation de paroles inutiles qui menace de l'engloutir.